

## *Avant-propos* *de Mathias Rollot*

Depuis la traduction de son ouvrage *La Révolte luddite*<sup>1</sup> en 2006, on peut lire Kirkpatrick Sale en français. Quelques articles de lui<sup>2</sup> et quelques autres articles sur lui jalonnent l'Internet francophone, mais on ne peut que s'accorder avec Philippe Gruca affirmant que « Kirkpatrick Sale est aujourd'hui quasiment inconnu en France<sup>3</sup> ».

Quand paraît *Dwellers in the Land* en 1985, Kirkpatrick Sale a 48 ans et est pourtant loin d'être un inconnu aux États-Unis : il a déjà publié quatre ouvrages chez des éditeurs reconnus et il contribue régulièrement à des journaux nationaux tels que le *New York Times Magazine* ou *The Nation*. Son ouvrage *SDS*<sup>4</sup> est considéré comme une des meilleures sources sur le mouvement<sup>5</sup> tandis que *Human Scale* a été qualifié par un critique anglais de « bible du décentralisme<sup>6</sup> » et élogieusement salué par Lewis Mumford, qui a affirmé que « si quelque chose peut arrêter la désintégration totale de la civilisation mondiale aujourd'hui, ça passera par un miracle : la redécouverte de "l'échelle humaine" décrite dans l'ouvrage encyclopédique

---

1. *La Révolte luddite: Briseurs de machines à l'ère de l'industrialisation*, traduit de l'anglais (américain) par Célia Izoard, Paris, L'Échappée, 2006. [*Rebels Against the Future: The Luddites and Their War on the Industrial Revolution: Lessons for the Computer Age*, Addison Wesley, 1995]

2. *Le Mythe du progrès*, Éditions Non Fides, 2008 ; « L'unique espoir est dans la sécession », *Entropia*, n° 8, Parangon, Printemps 2010.

3. Philippe Gruca, « La notion d'échelle humaine chez Kirkpatrick Sale », *Implications philosophiques*, 2009.

4. SDS : « Students for a Democratic Society » (« Étudiants pour une société démocratique ») est une organisation étudiante américaine des années 1960, emblématique de la « New Left », qui refusait à la fois la soumission au bloc de l'Est et l'anticommunisme traditionnel de la gauche libérale américaine.

5. Jack Hunter, « Radical Kirk », *The American Conservative*, 16 juin 2011.

6. John Mongillo, Bibi Booth (éds.), « Kirkpatrick Sale », *Environmental Activists*, Greenwood pub., 2001, pp. 245-249, p. 247.

de Kirkpatrick Sale<sup>7</sup> ». Malgré son âge, Kirkpatrick Sale est aujourd'hui toujours actif. Après une douzaine de livres, il a récemment travaillé à une réédition mise à jour et augmentée de *Human Scale*, parue en 2017. À 82 ans, il reste directeur du Middlebury Institute, un *think tank* dédié à « l'étude du séparatisme, de la sécession et de l'auto-détermination ».

Quoi qu'ils aient pu contribuer à faire connaître, voire à prouver, aucun des livres de l'auteur n'a plus fait pour sa cause que celui que vous tenez entre vos mains. « Théorie générale » du biorégionalisme de la première heure, le livre s'est rapidement imposé et reste, aujourd'hui encore, un texte de référence pour le mouvement écologiste. Pour sa traduction tardive en français, trente-cinq ans après sa publication originale, nous avons choisi de traduire sous le titre *L'Art d'habiter la Terre*, pour souligner à la fois sa dimension d'ouvrage fondateur et le mettre en résonance avec les questions qui animent aujourd'hui la vie intellectuelle française.

La publication de cet ouvrage fera écho dans les milieux de l'architecture à la traduction récente de *La Biorégion urbaine* de l'Italien Alberto Magnaghi. Ces communautés intellectuelles et professionnelles sont connues pour leur italophilie et sont particulièrement sensibles, depuis le début des années 2000, aux propositions de cette école florentine depuis que l'historienne Françoise Choay a porté sur le territoire français la parole du territorialiste Magnaghi. Cependant, par-delà leurs convergences évidentes, territorialisme et biorégionalisme constituent deux mouvements intellectuels, sociaux et professionnels assez distincts<sup>8</sup>. De sorte que la publication de l'ouvrage de Sale procède peut-être moins

---

7. *Human Scale*, Perigee Books, 1980 (4<sup>e</sup> de couverture).

8. Ayant eu l'occasion de travailler assez longuement et précisément sur la question en divers autres endroits par le passé, je n'y reviendrai pas ici, préférant renvoyer les curieux aux articles parus sur la question. Cf. Mathias Rollot, « Le biorégionalisme américain. Un outil pour repenser les territoires », *EcoRev* n° 47, 2019 ; « Aux origines de la "biorégion". Des biorégionalistes américain aux & territorialistes italiens », *Métropolitiques*, 2018 ; « Synergies biorégionales », in R. D'Arienzo, C. Younés (dir.), *Synergies urbaines*, MétisPresses, 2018.

de cette histoire que de la réémergence du concept de « biorégion » en France. Articles de journalisme, articles de recherche, chapitres d'ouvrages, thèses de doctorat, entretiens : depuis plus d'une décennie, une somme non négligeable de recherche a été réalisée sur le biorégionalisme américain par des auteurs français<sup>9</sup>. Et si Magnaghi souligne régulièrement la préexistence des travaux de Kirkpatrick Sale et Peter Berg sur la question, c'est qu'en effet, toute recherche honnête sur le sujet ramène, inmanquablement, à l'un ou l'autre de ces penseurs.

À Peter Berg d'abord, chronologiquement, en tant que créateur incontesté de la notion de « biorégion » et cheville ouvrière de premier ordre du mouvement biorégionaliste. Avec sa compagne Judy Goldhaft et par le biais de la Planet Drum Foundation, fondée dès 1973 dans cette optique, l'éco-anarchiste passa sa vie à écrire, militer, enseigner, organiser et rassembler sur le sujet biorégional<sup>10</sup>. Il resta, jusqu'à sa mort en 2011, au cœur de ce qui sera devenu entre-temps un mouvement international, capable de rassembler et stimuler des dynamiques écosociales innovantes aux États-Unis, au Canada, au Japon, en Angleterre, en Italie<sup>11</sup> ou encore en Australie.

---

9. Citons notamment le reportage (1998) et le livre d'Alice Gaillard sur le passage du mouvement Diggers à la création de la Planet Drum Foundation, l'ouvrage de Frédéric Dufoing sur les relations entre écologie profonde et biorégionalisme (2012), les travaux de Julie Celnik à partir de 2013 sur le biorégionalisme san-franciscain et la Cascadia, la thèse de doctorat d'Emmanuelle Bonneau soutenue à Bordeaux en 2016 ou encore les études de chercheurs comme Tudi Kernalegenn sur la place de l'idéologie biorégionaliste au sein des mouvements « régionalistes » (2016).

10. La meilleure source sur Berg reste l'impressionnant *The Biosphere and the Bioregion: Essential Writings of Peter Berg* sous la direction de Cheryll Glotfelty et Eve Quesnel. Pour une source francophone, voire l'histoire du mouvement retracée dans Mathias Rollot, *Les Territoires du vivant. Un manifeste biorégionaliste*, Paris, François Bourin, 2018.

11. Par le biais principalement des associations ayant publié les revues biorégionalistes historiques *Lato Selvatico* et *Sentiero bioregionale* et tout particulièrement en leur sein des auteurs et traducteurs actifs et militants tel Giuseppe Moretti. La source la plus claire et directe (pour les italophiles) est le site internet de l'association : <http://www.sentierobioregionale.org>.

À Kirkpatrick Sale, ensuite, pour l'ouvrage que vous tenez entre vos mains. Après quelques articles parus à la fin des années 1970<sup>12</sup>, une revue semestrielle (*Raise the Stakes*), un ouvrage collectif et plusieurs petits livres publiés par la Planet Drum Foundation<sup>13</sup>, ce livre constitue en 1985 la toute première monographie théorique sérieuse sur la question biorégionale – et rares seront les travaux ultérieurs qui passeront outre ses apports et propositions. Il faut relire aujourd'hui la singulière recension de l'ouvrage publiée par Michael Helm dans la revue biorégionaliste de la Planet Drum – ici traduite en intégralité pour l'occasion :

Ouah ! Ce que Kirk Sale a fait avec ce livre, c'est prendre l'idée du biorégionalisme, lui aplanir la mèche rebelle et l'endimancher de ses plus beaux habits latins pour la rendre intellectuellement *respectable*. On parle ici de Culture, les gars, avec un C majuscule – comme ça se fait dans les meilleurs travaux de la civilisation occidentale depuis les temps mycéniens. Il paraît qu'ils avaient une déesse nommée Gaia (« Jiya »/« Gaya » ?) à qui on devait le respect. En clair, *Dwellers in the Land* est un livre installé à l'Académie par un de ses membres dissidents. S'il est de temps à autre un peu lourd et solennel (Seigneur Zeus, est-ce que je peux sortir pour aller jouer maintenant ? J'en ai ma claque de tous ces hommages intellectuels), le livre de Sale permettra sans doute de légitimer l'idée biorégionale aux yeux de ceux qui se lamentaient sur la disparition, ces deux derniers millénaires, de la démocratie façon Cité-État grecque. K. Sale défend, de façon assez convaincante, que le biorégionalisme est la seule

12. Dont notamment les récemment traduits : Peter Berg, Raymond Dasmann, « Réhabiter la Californie », *EcoRev'*, n° 47, 2019 ; Gary Snyder, « Réhabiter » et « Accéder au bassin-versant », *Le Sens des lieux. Éthiques, esthétiques et bassins-versants*, Marseille, Wildproject, 2018, pp. 191-198, pp. 223-237.

13. Dont notamment *Reinhabiting a Separate Country: A Bioregional Anthology of Northern California*, sous la direction de Peter Berg en 1979, ou *Toward a Bioregional Model: Clearing Ground for Watershed Planning*, de George Tugel en 1982.

idée contemporaine dont on puisse faire quelque chose pour restaurer les vertus civiques de la vie grecque ou leurs équivalents tardifs chez Jefferson. Il fait aussi de belles trouvailles sur l'univers industrialo-scientifique et sur son incessant désir de dominer la Nature plutôt que de vivre en son sein. Mais je ne crois pas qu'il soit le livre que nous attendions, nous, les biorégionalistes crasseux, tout transpirants à la déchetterie avec nos genoux encore pleins de compost. Alors que l'ouvrage mérite sa place à la bibliothèque publique locale, il est en quelque sorte dépourvu de l'esprit kinesthésique qui anime la communauté biorégionale en développement. Ce dont nous avons besoin, ce sont d'histoires capables de mettre en mouvement et d'accroître nos identités multi-spécistes, qui racontent ce à quoi nous devons faire face quotidiennement, qui ajoutent au rêve et au mystère. La confusion, avec l'ouvrage de Sale, est que le livre est finalement trop *humaniste* pour être encore excitant.

(*Raise the Stakes*, n°11)

Cette recension transcrit bien l'amusement et le dégoût avec lequel les éco-anarchistes de l'association militante ont accueilli les nombreuses références, l'aspect intellectuel très construit et le respect des codes académiques de l'ouvrage de Sale. De fait, la plupart des commentateurs du livre et de ses théories sont plutôt provenus des milieux universitaires que des milieux pro-actifs de la Planet Drum, plus occupés à œuvrer sur le terrain qu'en bibliothèque. Fait notable, un différend avait d'ailleurs opposé à la fin des années 1970 le Sierra Club – qui édita l'ouvrage de Sale – et la Planet Drum Foundation<sup>14</sup>. Peter Berg émettra plus tard de franches réserves à l'égard de ce qu'il considérait être « l'organisation environnementale la plus conservatrice qui soit<sup>15</sup> ». Le Sierra

14. Voir, au sujet de cette controverse : Cheryl Glotfelty, Eve Quesnel (éds.), *The Biosphere and the Bioregion*, op. cit., pp. 20 et 85.

15. Peter Berg, « The post-environmentalist directions of bioregionalism » (2001),

Club Books a toutefois publié durant ces mêmes années 1980 un certain nombre d'ouvrages biorégionalistes tout à fait centraux pour le mouvement, de *Bioshelters, Ocean Arks, City Farming: Ecology as the Basis of Design* (N. J. Todd, J. Todd, 1984) à *Sustainable Communities* (P. Calthorpe, S. Van der Ryn, 1986) jusqu'à *Whatever Happened to Ecology?* (S. Mills, 1989), par un ensemble d'auteurs et d'autrices proches de Peter Berg. Et, aujourd'hui encore, la Planet Drum Foundation vend sur son site internet un compendium des « textes de premier plan sur la pensée biorégionaliste » qu'elle a réalisé en 1990 et mis à jour en 2013, au sein duquel figure toujours un extrait du livre de Sale paru en 1984 dans *The Ecologist*<sup>16</sup>.

Au sujet de la relation entre Sale et Berg, on trouve un bref témoignage dans le récent recueil des œuvres majeures de Berg, où Sale signe un petit essai intitulé « Peter Berg », qui raconte :

J'ai connu Peter, bien sûr, par le biais du mouvement biorégional dont il était pionnier, et ensemble nous avons travaillé dur pour le faire connaître tel qu'il était alors. Nous nous sommes rencontrés au First Bioregional Congress du Missouri en 1984, et j'ai été marqué – qui ne l'a pas été ? – par ses talents d'orateur sur scène (...) et son implication infinie dans notre cause environnementale. Dans les années qui ont suivi et durant toutes les années 1990, nous nous sommes revus à de nombreux événements biorégionalistes (...). Il a toujours été honnête et franc dans tous les rapports que nous avons pu avoir et, la plupart du temps, il était capable de prendre les choses avec humour quand une tension ou une difficulté apparaissait.<sup>17</sup>

---

in *The Biosphere and the Bioregion*, *op. cit.*, p. 65.

16. Kirkpatrick Sale, « Bioregionalism – A New Way to Treat the Land », *The Ecologist*, Vol. 14, 1984, républié dans : Planet Drum Foundation, *Catalog of Bioregional Primary Sources*, disponible via <https://www.planetdrum.org>.

17. Kirkpatrick Sale, « Peter Berg », in Cheryll Glotfelty, Eve Quesnel (éds.), *The Biosphere and the Bioregion*, *op. cit.*, p. 226.

Après les origines éco-anarchistes du mouvement et les relations variées de Sale avec ces activistes, il importe peut-être, pour commenter davantage la réception universitaire de l'ouvrage, de repartir brièvement des origines de l'étude académique du biorégionalisme.

Historiquement, on peut affirmer que l'idée biorégionale est entrée à l'université par le biais de l'écologiste William Rees, alors directeur de l'école d'urbanisme et de développement régional de l'université de Colombie-Britannique. Selon son étudiant Doug Aberley, c'est grâce à Rees qu'il développa en 1985 sa thèse de master 2 sur le biorégionalisme<sup>18</sup>. Rapidement après son diplôme, Aberley s'est investi dans de nombreux travaux de recherche et d'expérimentations sociales participatives autour, notamment, de la méthode de la « cartographie biorégionaliste », une méthode largement partagée comme outil de sensibilisation et d'éducation populaire à l'idée et aux milieux biorégionalistes<sup>19</sup>. De sorte qu'en 1993, il publie *Les Limites du chez-soi. La cartographie comme capacitation locale*<sup>20</sup>, ouvrage collectif de sensibilisation à la méthode et de partage d'expérience à ce sujet. Parmi d'autres référents du mouvement (Tukel, Zuckerman, McCloskey...), Kirkpatrick Sale est présent dans le recueil, avec le petit article-récit d'un workshop cartographique qu'il réalisa avec les étudiants du New Schumacher College l'année précédente, en tant que professeur invité de l'école anglaise nouvellement créée – preuve du caractère déjà international du mouvement et de la renommée de Sale sur la question dès cette époque<sup>21</sup>.

18. Doug Aberley, « Biorégionalisme : une approche territoriale de la gouvernance et du développement de la Colombie-Britannique », 1985 (non publié).

19. Voir sur le sujet la très éclairante vidéo *Maps with Teeth* disponible en ligne à l'adresse [www.vimeo.com/97847756](http://www.vimeo.com/97847756) ; et, en français, Chloé Gautrais, « Les limites du chez-soi. Cartographier la biorégion-écotone du Sancy », mémoire de master 2 soutenu en 2019 à l'École d'architecture de la ville & des territoires Paris-Est.

20. *Boundaries of Home: Mapping for Local Empowerment*, The New Catalyst, 1993.

21. Kirkpatrick Sale, « Putting Dartia on the Map », in Doug Aberley (éd.), *Boundaries of Home, op. cit.*, pp. 27-31.

En 1999, dans un article célèbre, le même Aberley – devenu entre-temps un des piliers du mouvement biorégionaliste sur le continent nord-américain – retrace une des toutes premières histoires universitaires du mouvement biorégionaliste américain. L'auteur y offre une place particulière à *Dwellers in the Land*, résumant quelques-unes des forces de l'ouvrage et soulignant la façon dont il a permis de rendre accessible l'idée à un large public. « Le réseau de distribution du Sierra Club et la réputation de Sale comme historien ont offert à *Dwellers* une visibilité bien supérieure à n'importe quel ouvrage sur le biorégionalisme paru avant ou après lui<sup>22</sup>. » Conséquence ou non du succès du livre, pour Aberley, c'est suite à cela que « *Dwellers* est devenu un paratonnerre à critiques », pour ceux notamment qui ne supportaient pas l'idée que « l'interprétation du biorégionalisme de qui que ce soit puisse être présentée comme une définition définitive » de la chose (dont Michael Helm, auteur de la recension retranscrite plus haut<sup>23</sup>). Mais d'une part, comme le rappelle Aberley, d'autres critiques ont aussi proposé de bien plus élogieuses recensions de l'ouvrage dès 1985<sup>24</sup>. Et d'autre part, l'auteur relève aussi que les anthologies d'Alexander, d'Atkinson, de McTaggart et de Frenkel « ont toutes utilisé *Dwellers*, et un nombre relativement limité d'autres références » sur la question. Pour Aberley, enfin, il faudrait encore distinguer une autre catégorie de textes, les manifestes écologiques d'auteurs de renom tels que Milbrath (1989) ou Rifkin (1991), qui peuvent être considérés comme largement appuyés sur les épaules du livre de Sale. Qu'on s'accorde ou non avec ces catégories, on conviendra qu'elles mettent bien en lumière l'importance historique que Sale

---

22. Doug Aberley, « Interpreting bioregionalism. A story from many voices », in Michael Vincent McGinnis, *Bioregionalism*, Londres-New York, Routledge, 1999.

23. Une critique malhonnête selon Aberley puisque Sale lui-même précise bien que l'ouvrage n'est que le reflet de son interprétation personnelle.

24. James Parsons, « On "Bioregionalism" and "Watershed Consciousness" », *The Professional Geographer*, 37 (1): 1-6, 1985.



a pu conquérir dans un mouvement biorégionaliste auquel il n'a pourtant contribué qu'avec cet unique ouvrage – sur la dizaine qu'il a écrits entre 1963 et 2012. De sorte qu'il n'apparaît pas exagéré, en définitive, d'insister avec B. E. Goldstein sur le fait que « *Dwellers in the Land* a plus fait pour promouvoir la pensée biorégionale que n'importe quel autre travail publié<sup>25</sup> » ou de qualifier Sale avec M. S. Cato « d'idéologue du biorégionalisme de premier plan<sup>26</sup> ».

Bien que construits sur un très vaste corpus de références, de récents ouvrages tels que *Bioregionalism and Civil Society*<sup>27</sup> (2004), *Bioregionalism and Global Ethics*<sup>28</sup> (2011) ou *The Bioregional Economy*<sup>29</sup> (2013) s'appuient encore largement sur l'ouvrage de Sale, revenant à de nombreuses reprises et de façon enthousiaste sur les propositions de l'auteur sur des sujets aussi divers que l'échelle, la gouvernance, le système économique ou encore l'éthique biorégionaliste.

Côté critique, relevons que plusieurs auteurs ont pu critiquer le caractère « ruraliste » de la pensée de Sale<sup>30</sup>, voire du mouvement biorégionaliste entier<sup>31</sup>. Ailleurs, on a considéré le texte de Sale comme utopique<sup>32</sup>. S'insurgeant

---

25. Et ce, quoique l'auteur reste assez critique avec certains des aspects de l'ouvrage de Sale. Cf. Bruce Evan Goldstein, « Combining science and place-based knowledge. Pragmatic and visionary approaches to bioregional understanding », in M. V. Mc Ginnis (éd.), *Bioregionalism*, *op. cit.*, pp. 157-170, p. 162.

26. Molly Scott Cato, *The Bioregional Economy: Land, Liberty and the Pursuit of happiness*, Londres-New York, Routledge, 2013.

27. Mike Carr, *Bioregionalism and Civil Society: Democratic Challenges to Corporate Globalism*, UBC Press, 2004.

28. Richard Evanoff, *Bioregionalism and Global Ethics: A transactional Approach to Achieving Ecological Sustainability, Social Justice and Human Well-Being*, Routledge, 2011.

29. Molly Scott Cato, *The Bioregional Economy*, *op. cit.*

30. Jill Gatlin, « The Strange fields of this city. Urban Bioregionalist Identity and Environmental Justice in Lorna Dee Cervante's "Freeway 280" », in Tom Lynch, Cheryl Glotfelty, Karla Armbruster (éd.), *The Bioregional Imagination: Literature, Ecology, and Place*, Georgia Press, 2012, pp. 245-262, pp. 249-250.

31. Jennifer Wolch, « Zoopolis », in Jennifer Wolch, Jody Emel (dir.), *Animal Geographies: Place, Politics, and Identity in the Nature-Culture Borderlands*, London-New York, Verso Books, 1998.

32. Dan Wylie, « Douglas Livingstone's Poetry and the (Im)possibility of

contre l'invitation biorégionaliste à considérer sérieusement les écorégions et leurs spécificités pour penser et construire les établissements humains, un débat s'est aussi ouvert au fil des commentaires sur les tendances possiblement « essentialistes<sup>33</sup> » ou « déterministes » de l'ouvrage de Sale et la façon dont il relèguerait au second plan « toute subjectivité humaine<sup>34</sup> » face aux « lois naturelles » : si certains critiques dénigrent fermement le texte sur la base de cet argument<sup>35</sup>, d'autres s'interrogent sur la possible « naïveté » de l'auteur à ce sujet<sup>36</sup>, tandis que d'autres encore prennent explicitement sa défense à cet égard<sup>37</sup>. Quoi qu'il en soit, tous s'accorderont avec Caryn Mirriam-Goldberg qui, dans sa bibliographie biorégionaliste annotée, présentée à l'occasion du Goddard College Continental Bioregional Congress d'août 2007, écrivait qu'il serait naïf de vouloir établir une bibliographie biorégionaliste fixe faisant l'unanimité – par-delà quelques très rares classiques, reconnus par tous, dont *Dwellers in the Land*.

Faits significatifs : l'ouvrage de Sale est traduit en Italie dès 1991<sup>38</sup>, des écrits de Peter Berg, Kirkpatrick Sale et Gary Snyder paraissent en italien en 1994 dans l'ouvrage *Bioregione : nuova dimensione per l'umanità*<sup>39</sup> et, depuis, une déferlante de publications a eu lieu dans le pays sur le sujet –

---

the Bioregion », Tom Lynch, Cheryll Glotfelty, Karla Armbruster (éd.), *The Bioregional Imagination*, op. cit., pp. 312-328, p. 317.

33. Molly Scott Cato, *The Bioregional Economy*, op. cit., p. 35.

34. Tudi Kernalgenn, « Écologie et régionalisme », *Les notes de la FEP*, n° 9, 2016.

35. Donald Alexander, « Bioregionalism: Science or sensibility? », in *Environmental Ethics*, 12:161-73, 1990 ; Mick Smith, « Bioregional visions », in *Environmental Politics*, 10:140-4, 2001 ; Frenkel, Stephen, « Old Theories in New Places? Environmental Determinism and Bioregionalism », *Professional Geographer*, 46 (3): 289-95.

36. Bruce E. Goldstein, « Combining science and place-based knowledge », op. cit.

37. Richard Evanoff, *Bioregionalism and Global Ethics*, op. cit., p. 169.

38. Kirkpatrick Sale, *Le regioni della natura. La proposta bioregionalista*, Milano, Elèuthera, 1991.

39. Zani, F. (éd.), *Bioregione: Nuova dimensione per l'umanità*, Diegaro di Cesena, Macro, 1994.

des traductions d'ouvrages américains autant que des textes d'auteurs italiens<sup>40</sup> – sans que cela ne forme toutefois un courant bien unifié<sup>41</sup>. En France, en revanche, si quelques traductions de Gary Snyder avaient bien égrainé le paysage éditorial depuis 1977, nulle trace (ou presque) de Peter Berg et de Kirkpatrick Sale. Et il faudra attendre 2018 pour que Wildproject publie un recueil de textes de Snyder plus directement tourné vers les questions biorégionalistes, 2019 pour que paraisse l'article fondateur de Berg et Dasmann dans la revue *EcoRev*<sup>42</sup> et 2020, enfin, pour que soit rendue disponible la traduction de *Dwellers*. Parallèlement, l'Institut Momentum a rendu en 2019 un rapport de recherche très tourné vers le concept de biorégion et l'ESAD de Valenciennes vient aussi de publier les actes d'un workshop mené en 2018 sur la question, aux côtés d'une nouvelle traduction de Peter Berg<sup>43</sup>. On peut penser que cette actualité biorégionaliste en ébullition n'est nullement le fruit du hasard.

Si le contexte géographique, culturel et politique américain diffère, certes, des situations européennes et françaises, les théories et pratiques biorégionalistes n'en ont pas moins anticipé nos débats contemporains à de nombreux égards. En effet, comme le relève bien Thierry Paquot, la pensée de Sale n'a rien de spécifiquement américain, au contraire : « Kirkpatrick Sale inscrit le biorégionalisme au calendrier des exigences politiques, non seulement pour les États-Unis, mais pour tous les territoires qui forment la planète, une planète qui va mal, justement parce qu'elle n'est pas peuplée,

---

40. Voir notamment la belle bibliographie italophone établie en ligne par le réseau *Sentiero Bioregionale*, qui recense bon nombre de travaux italiens sur le sujet parus entre 1998 et 2018 : <http://www.sentierobioregionale.org/lettura.html>.

41. Mathias Rollot, *Les Territoires du vivant*, *op. cit.*

42. Peter Berg, Raymond Dasmann, « Réhabiter la Californie », *EcoRev*, n° 47, 2019.

43. Peter Berg, « Apprendre à se lier à un lieu-de-vie », in Ludovic Duhem, Richard Pereira de Moura (dir.), *Design des territoires. L'enseignement de la Biorégion*, Paris, Eterotopia, 2020.

administrée, entretenue, aimée à la bonne échelle<sup>44</sup>. »

Pour certains, c'est du mouvement contemporain dit de « la décroissance » qu'il faut rapprocher le biorégionalisme américain historique. Dans son ouvrage sur « l'écologie radicale » qui présente brièvement le courant biorégionaliste, le philosophe belge Frédéric Dufoing avance notamment en ce sens que « la perspective historique de Sale, ses apports au corpus d'idées du biorégionalisme, (...) ont enrichi le mouvement et sont sans doute pour beaucoup dans l'influence qu'il a eue sur le décroissantisme européen. Celui-ci pourrait même être – du point de vue des idées, pas de leur histoire – considéré comme un biorégionalisme décanté, “purifié” de ses principales références écocentriques, laïcisé et assorti d'une réflexion sociale et morale beaucoup plus poussée<sup>45</sup> ». Serge Latouche – figure de proue du mouvement décroissant – utilisa en effet dès 2008 l'idée de biorégion dans son *Petit traité de la décroissance sereine* ; et les travaux de Sale ont été traduits et commentés dans les cercles de la revue *Entropia*, présentée comme une « revue d'étude théorique et politique de la décroissance ». Or, c'est peut-être justement parce que les deux mouvements ne sont pas superposables (la décroissance n'étant pas une écologie profonde, et pas nécessairement un mouvement sécessionniste) que le besoin d'en revenir au concept de biorégion se fait sentir aujourd'hui. Ne s'agirait-il pas d'un désir partagé de retrouver des récits plus radicalement tournés vers le non-humain ?

Depuis plusieurs décennies, l'actualité ne cesse d'évoquer de nouvelles catastrophes naturelles, des annonces toujours plus alarmantes sur le changement climatique et la destruction de la vie sur Terre, à travers de nouveaux rapports scientifiques désolants. Les propositions parlementaires vont bon train, aux côtés des théories écologiques, des marches populaires pour

---

44. Thierry Paquot, « Cités-jardins, communs et biorégions en Île-de-France : une utopie pour 2050 », texte de l'intervention du 19 janvier 2018 à l'Institut Momentum disponible en ligne sur [www.institutmomentum.org](http://www.institutmomentum.org).

45. Frédéric Dufoing, *L'Écologie radicale*, Gollion, Infolio, 2012, p. 65.

le climat et de la création d'une somme astronomique d'associations, d'ONG, d'organisations et autres entreprises à but non lucratif pour tenter d'agir sur la question. Pourtant, rien n'y fait, les indicateurs sont toujours plus mauvais, tant sur le réchauffement que sur la pollution généralisée des sols, des eaux et de l'air. La sixième extinction de masse des espèces continue de s'accélérer tandis que nous poursuivons, chaque jour un peu plus dépités, résignés et angoissés à la fois, notre routine habituelle. À l'heure où s'écrivent ces lignes, les grands magasins vendent toujours des oignons blancs d'Australie et des oignons jaunes de Nouvelle-Zélande, et le dernier couple de pies-grièches de France vient de mourir.

Beaucoup ont été convaincus que les choses ne changeraient pas seules, c'est-à-dire que, tant qu'elles pourraient rester ce qu'elles étaient, elles le resteraient. Autrement dit, tant qu'il resterait du pétrole à brûler, il y aurait toujours quelqu'un pour l'extraire et le brûler. Tant qu'on pourrait continuer à éradiquer des espèces, il y aurait toujours quelqu'un pour les braconner ou détruire leur habitat. Bref, tant qu'une réelle catastrophe ne serait pas arrivée, ce serait *business as usual*. Le problème aujourd'hui est sensiblement différent, dans la mesure où l'on peut considérer que nous sommes *en plein cœur* de la catastrophe. Tchernobyl, Three Mile Island et Fukushima *ont eu lieu* – mais l'activité nucléaire se poursuit un peu partout comme si de rien n'était. À l'échelle planétaire, une espèce sur huit, faune et flore confondues, est d'ores et déjà menacée d'extinction ; il reste moins de 10 % de gros poissons dans les océans par rapport aux stocks d'il y a un demi-siècle – pourtant, rien ne bouge ; et les prévisions annoncent des températures invivables pour la fin du siècle, quel que soit le scénario adopté par les gouvernants.

Le biorégionalisme sauvera la situation, ou pas. Peu importe. Le biorégionalisme n'est rien de plus que ce qui arrivera, *forcément*, après la catastrophe, pour la simple et bonne raison que c'est la manière qu'ont les écosystèmes naturels eux-mêmes de fonctionner.